

9. DU RÔLE DES ANGES DANS LES THÉOPHANIES (de Trinitate III, 14-27)

Avant d'en venir à la question qui commande le livre III et en constitue la seconde partie, il nous faut en terminer la première partie que nous avons intitulée :

1. La volonté de Dieu est supérieure à toutes les autres causes (III, 7-19)

Faute de temps, nous avons dû nous quitter au chapitre 14, sur la différence entre magie et création : le magicien part de ce qui est déjà là, mais caché, pour le rendre visible, alors que le créateur fait être ce qui n'était pas, à partir de rien (*ex nihilo*).

Pour Augustin, Dieu, qui est un, invisible, immuable et omniprésent, n'a pas créé dans le temps, mais il a créé le temps en créant le monde, ce temps qui ne nous est sensible qu'à partir de ce qui passe en nous et dans le monde, en particulier avec les mouvements célestes. Ce qui veut dire que, pour nous qui pensons dans le temps, Dieu a tout créé d'un coup et, en tout cas, sans *réagir*, comme nous, aux événements du monde, comme s'il vivait dans le temps. Comme on peut le lire au livre XI de *La Cité de Dieu*, le récit de la création en six jours n'est pas le compte-rendu de l'apparition des choses, mais la manière, adaptée à nos intelligences humaines, par laquelle nous est rendue présente la diversité des êtres créés. Il nous est « révélé » que tout a été créé bon de ce qui a été créé par Dieu, et que l'homme occupe une place tout à fait singulière puisque, à la différence des autres vivants, il n'a pas été créé « selon son espèce », mais « à l'image et à la ressemblance de Dieu ».

Notons que chercher à savoir comment les choses se sont passées au commencement n'a guère de sens que pour nous qui, surtout depuis la fin du XVIII^e siècle, sommes devenus sensibles aux idées d'évolution et de progrès, alors que les Anciens considéraient le monde comme éternel puisque, pour chacun de nous, il est toujours déjà là et nous survivra ! Mais, peu à peu, c'est l'idée de création en distinguant Dieu et le monde, l'histoire sainte d'Israël et surtout la position du Christ au centre de l'histoire qui contribuèrent à remettre en cause la thèse de l'éternité du monde chère aux philosophes païens. De cette éternité, on trouve encore la trace dans le *Deus sive natura*, « Dieu ou la nature », de Spinoza¹ mais aussi dans l'assimilation du monde à une horloge, image immortalisée par Voltaire, sans laquelle la mécanique céleste d'un Newton eût été impossible. Donc, au temps d'Augustin la science restait celle d'Aristote et consistait à décrire et à classer les vivants, si bien que *In principio*, « dans le principe », ne se confondait probablement pas de la même manière que pour nous, avec le « *Au commencement* » de nos traductions françaises, lesquelles nous incitent à imaginer la création au début du temps, alors qu'elle est, ou devrait être pour nous, hors temps, ou mieux, toujours au présent. La création est une interprétation du « il y a ».

Quoi qu'il en soit de cette représentation du monde, si, pour Augustin et la théologie chrétienne, Dieu ne cesse de créer toutes choses, pour nous qui pensons de manière temporelle, c'est comme s'il avait tout créé au début du monde et comme si tous les êtres étaient en germe de manière invisible, dans l'attente de leur manifestation. On peut donc dire qu'en un sens Augustin est en accord avec la science de son temps qui considérait le monde comme éternel, sauf qu'il place l'immuabilité et l'éternité en Dieu tout en les retirant au monde dont Dieu est absolument distinct : de ce fait, le monde dans sa visibilité devient susceptible d'évolution : de progrès comme de décadence. Tel est le sens de la théorie des « germes invisibles », cachés dans la nature, à partir desquels apparaissent, selon la volonté de Dieu « cause suprême » de toutes choses, tous les êtres visibles, que cette apparition soit ou non déclenchée ou aidée par ces « causes prochaines » que furent les changements climatiques ou le travail des hommes, car selon saint Paul : « *Moi j'ai planté, Appolos a arrosé, mais c'est Dieu qui fait pousser* » (1Co 3,6). C'est ce que l'on peut voir, tout naturellement, dans l'agriculture ou la procréation, et, de

¹ Qui toutefois ne pourra s'empêcher de distinguer entre « nature naturante » et « nature naturée » !

manière surhumaine, dans ces actes « magiques » que furent ceux de Moïse et des magiciens de Pharaon, dont il est question dans ce chapitre 14. En effet, même si c'est *au moyen d'un artifice*, ou d'une action humaine externe, *la vie naît de la vie et non d'un acte ou d'un artifice humain*, et arboriculteur et géniteurs ne sont pas créateurs, mais seulement collaborateurs du Créateur.

Reprenons, mais dans son intégralité, la dernière phrase dont, à la fin de notre séance précédente, nous n'avons lu que la seconde partie et qui parlait de la « justification » de nos esprits, c'est-à-dire de leur réajustement ou de leur réorientation vers Dieu. C'est en effet seulement à partir de ce à quoi nous sommes *prédestinés* par création, que notre libre arbitre devient capable de discerner ce qui est bien et ce qui est mal, selon que ce qui est à évaluer nous rapproche de ce but ou nous en éloigne :

III, 14 [...] De même (*sicut*) donc qu'en cette vie, Dieu seul peut former notre esprit en le justifiant, alors que des hommes peuvent, de l'extérieur, prêcher l'Évangile, non seulement les bons (*boni*) par la vérité, mais aussi les méchants (*mali*) par l'occasion (cf. Phil 1,18), (*ita*) ainsi Dieu réalise-t-il, de l'intérieur, la création des choses visibles ; mais les opérations externes des bons ou des méchants, anges ou hommes, ou encore celles de n'importe quel animal, en fonction de sa capacité et de l'orientation de ses tendances naturelles qui lui ont été par lui imparties, il les applique à la nature dans laquelle il crée toutes choses, de la même manière que l'agriculture est appliquée à la terre,

Par sa construction-même, cette longue phrase fait de l'expérience que nous pouvons faire de notre progrès spirituel le point de départ de notre compréhension de l'action de Dieu « dans la nature où il crée toutes choses », car il n'y a sans doute pas de manière plus concrète de découvrir la volonté de Dieu comme « cause suprême » et le reste, c'est-à-dire tout ce qui nous vient de l'extérieur, comme « causes prochaines ». En effet, notre progrès spirituel a manifestement deux composantes : de l'intérieur, l'action de la grâce de Dieu, en synergie avec notre propre volonté qu'il vient guérir en la réorientant vers lui, notre véritable destination, et, de l'extérieur, tout ce qui peut nous venir soit (*per veritatem*) d'authentiques témoins de l'Évangile, soit (*per occasionem*) de ceux qui vont nous évangéliser à leur façon, en nous amenant à réagir à ce qu'il ne faut pas faire.

BD Même si on a du mal à pardonner...

JM Oui et déjà à supporter. Les « méchants » sont, ou devraient être, pour nous l'*occasion* d'apprendre la patience.

DA Les méchants agissent pour eux, dans leur intérêt...

JM Oui, mais, tout en agissant pour eux, ils collaborent à la réussite du plan de Dieu. Certes, mais cela ne prend sens que pour qui a la foi, ils permettent aux bons d'exercer leur patience et, chose qui nous a beaucoup arrêtés la dernière fois, de participer aux souffrances du Christ. Ce n'est pas la souffrance qui sauve, mais l'obéissance totale au Père dans laquelle Jésus a vécu sa Passion. C'est en cela, en nous apprenant à être « patients », qu'il nous ouvre la voie du salut. J'ai lu un beau passage d'Augustin sur le baiser de paix que les fidèles échangeaient avant la communion : « *Si ton frère te hait, aime-le dans ton cœur. Qu'il n'y ait pas de contradiction entre ce que tu signifies par ton geste et ce que tu as dans ton cœur !* » [...] Autrement dit, c'est dans l'épreuve que la foi se fortifie. Les témoins de la foi, ce sont les martyrs et c'est bien « témoin » que signifie le mot grec *marturos*.

AG C'est dangereux, cette histoire !

JM Oui, mais tout dépend de la perspective que l'on a. Si cette perspective n'est que terrestre, notre réaction naturelle est de nous défendre et la meilleure défense, c'est l'attaque... Mais pour celui qui voit sa vie terrestre comme la préparation à sa vie avec Dieu — à cette vie éternelle déjà commencée pour celui qui « connaît Dieu et son envoyé Jésus-Christ » (cf. Jn 17,3) —, la souffrance devient une épreuve et l'épreuve est alors une preuve, comme nous le verrons tout à l'heure à propos d'Abraham.

Cependant, les pouvoirs paranormaux, pour ne pas dire surhumains, des « magiciens » de Pharaon, et en particulier les pouvoirs de ceux qui sont en rivalité avec Moïse, nous amènent à supposer que ce pouvoir leur vient d'anges ou de démons entendus au sens chrétien d'anges rebelles à Dieu et qui n'ont pas d'autre but que celui d'en détourner les hommes. Or, ces magiciens de Pharaon, alors qu'ils avaient été capables de faire apparaître des serpents et des grenouilles, durent capituler quand il leur fallut produire des moustiques ou de tout petits moucheron, au point qu'ils se surprisent à dire : « *Le doigt de Dieu est là* » (III, 12). C'est donc bien pour « tromper les trompeurs » qu'ils étaient – pour les ramener à la vérité de leurs limites humaines – que Dieu leur a retiré ce pouvoir, car tout pouvoir vient de lui.

CF Ce qui veut dire que Dieu a délégué une partie de ses pouvoirs à Satan et à ses anges, puisqu'ils sont capables de faire des choses qui nous sont impossibles ?

JM Oui, sauf que, quand on délègue, on indique ce qu'il faut faire, alors qu'ici Dieu « permet ». Mais les choses sont complexes en raison de ce jeu subtil qui semble se disputer entre Dieu et Satan, comme au début du livre de Job : jusqu'à quand la foi de ce juste va-t-elle tenir ? Et Dieu permet qu'on lui envoie tous les malheurs possibles...

CF Je pensais à la tentation de Jésus, quand Satan le transporte sur une montagne et lui dit : « Tout m'a été donné et je le donne à qui je veux »

JM Oui, sauf que, si Satan dit « je te donnerai », jamais dans le texte de l'évangile (Mt 4,9 et Lc 4,6), on ne l'entend dire : « Dieu m'a donné », car Satan est un menteur et un usurpateur ! [...] Il reste que ce n'est pas sans raison que Jésus appelle Satan « *le Prince de ce monde* » (Jn14,30) ni qu'il répond à Pilate : « *mon Royaume n'est pas de ce monde* » (Jean 18,36). D'où la différence faite par Augustin entre les deux cités, celle de Dieu et celle du Diable, la première commandée par l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, et la seconde, par l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu (cf. *Cité de Dieu*, XIV,28). Il y a deux logiques opposées entre lesquelles chacun doit choisir, car la frontière entre les deux cités passe dans le cœur de chacun. Le combat est permanent sans que l'on puisse savoir, en dehors de la foi, lequel des deux partis l'emportera.

BD Il y a une expression qui permet de saisir cette différence : si Satan est dit le prince de ce monde, on voit dans Jésus le roi du monde. « Ce monde », c'est donc le monde quand il est pris pour fin.

CF, Oui, c'est le matérialisme...

JM Oui, et c'est ce qui se produit quand nous estimons que notre vie s'arrêtera totalement avec notre mort corporelle : c'est alors sur cette terre qu'il nous faut réussir, ou jamais, en jouant de la loi du plus fort. Si, au contraire, notre vie terrestre n'est que le temps de notre préparation à notre vie avec Dieu, ce que, dans la foi, nous pouvons déjà expérimenter comme la meilleure chose qui puisse être sur cette terre, la perte de nos biens ou même celle de notre santé a moins d'importance, car les choses n'ont *pour nous* que l'importance que nous leur donnons. Ce sera soit l'occasion de dire : « Que ta volonté soit faite ! », soit celle de douter de Dieu, à la suite d'un Camus devant le mal, car Dieu ne saurait être, à la fois, infiniment bon et tout-puissant. Mais une telle position suppose que notre vie tout entière va s'arrêter à notre mort corporelle, pour ne pas dire, car la chose est difficile à admettre - mais pourquoi est-ce que cela m'arrive à moi ? - que l'on se prenne pour le centre du monde.

BD Mais il y a aussi l'image de l'échelle : il faut prendre appui sur un barreau et le lâcher pour passer au barreau supérieur...

JM Oui, c'est une très belle image, avec la complémentarité des mains et des pieds. En effet, notre vie terrestre n'est pas négligeable puisque c'est la manière dont nous la vivons qui détermine notre avancée, ou notre recul, spirituels... car nous sommes faits pour partager la vie de Dieu...

DA Cela veut dire que ce que l'on possède doit nous servir d'appui, mais qu'on ne doit pas s'y attacher.

BD Ce qui veut dire que même la morale doit être dépassée par l'amour, sinon on devient pharisien...

JM Oui, selon Jésus, la vraie morale se résume en deux commandements : « aimer Dieu de tout son cœur, de tout son esprit et de toutes ses forces », et « son prochain

comme soi-même ». Ces deux commandements sont dans l'Ancien Testament, mais comme noyés dans une foule d'interdits et de prescriptions qui n'avaient d'ailleurs pas d'autre but pour les Israélites que de les tenir éveillés dans leur fidélité à Dieu.

DA Et le démon demande à Jésus de s'agripper aux biens de ce monde...

JM Oui, il s'agissait alors de rétablir le Royaume d'Israël ce qui, pris à la lettre, signifie aujourd'hui qu'il faut en chasser les Palestiniens... Mais, je fais de la politique !

CF Pourquoi le catéchisme ne nous apprend pas à mépriser les valeurs terrestres ?

JM Ta formule n'est pas très heureuse, car ces réalités terrestres sont aussi des biens et des créatures de Dieu. L'important est d'en faire bon usage, sans en faire des substituts de Dieu, en mettant notre espoir en elles au lieu de le mettre en Dieu.

CF Mais pourquoi, dans notre vie actuelle, c'est comme ça ?

JM C'est l'effet du péché originel, ce que les gens ont tant de mal à entendre aujourd'hui ! Nous sommes coupés de Dieu et nous ne voulons pas le savoir. Telle est la réalité même du péché : ne pas vouloir savoir que nous sommes coupés de Dieu !

DA C'est le sens du « *Ne me touche* » de Jésus à Marie-Madeleine (Jn 20,17). Il faut qu'elle dépasse cette apparence...

JM Oui, il faut qu'elle reconnaisse que Jésus est Dieu et pas seulement l'ami qu'elle a connu et aimé. Mais reconnaître que Jésus est Dieu c'est reconnaître que notre vie, pour être vraiment selon Dieu, doit passer la mort. Et qu'est-ce qui dans ma vie méritera de passer la mort alors que la plupart des choses auxquelles je m'accroche, je vais les perdre à ma mort ? Le pape François disait, avec humour, qu'on n'a jamais vu un camion de déménagement suivre un corbillard... Par ma relation à Dieu qui, selon saint Jean, se vérifie par ma relation aux autres, j'ai la capacité de dépasser ma vie mortelle - de me sacrifier - en agissant en sorte que la vie des autres soit, pour moi, plus importante que la mienne, alors que, le plus souvent, c'est exactement le contraire : moi d'abord ! Et nous en sommes tous là, c'est notre réalité humaine... Et pourtant Jésus nous a appris à regarder les oiseaux du ciel pour nous apprendre la confiance et nous dire que notre vraie vie est au-delà de la mort... Mais il faut du temps pour réaliser tout cela et pour l'accepter.

Donc, tout en respectant son libre-arbitre, même quand il est « dominé par la passion de dominer », comme ce fut le cas de l'Empire romain, Dieu permet au méchant d'aller jusqu'au bout de son forfait, pour lui laisser le temps, soit de se convertir, soit d'en recevoir la sanction, qu'elle vienne des hommes en ce monde, car les autres hommes vont finir par réagir, ou du Fils de l'homme à la fin des temps, quand nul homme ne pourra plus rien changer à son passé ni à l'orientation fondamentale de sa vie : ou notre vie sera tournée vers Dieu, ou elle sera sans Dieu. Quand on est contre Dieu, on est encore un petit peu avec lui, puisqu'on se mesure à lui ; mais, quand on est sans Dieu, que devient-on ? Tel semble être le drame de notre monde en déclin – « l'Occident » ! – qui proclame vouloir se passer de Dieu et tenter de neutraliser tout ce qui pourrait rappeler qu'il existe et surtout qu'il agit dans les cœurs.

Cette permission donnée par Dieu aux méchants – les anges n'agissent chez les hommes que par des hommes qu'ils inspirent – ne va pas sans mettre à rude épreuve la patience et la fidélité des justes, mais ces derniers savent, ou devraient savoir, que leur véritable patrie n'est pas de ce monde et que leur vie terrestre n'a pas d'autre but que de les préparer à ce à quoi ils sont prédestinés par création : à partager la vie de Dieu, ce qui, grâce à Dieu, et si nous le voulons, peut commencer dès maintenant, en vivant dans la foi, l'espérance et la charité.

Dès lors, pour qui se tourne vers Dieu et se laisse prendre par lui, tout prend sens, même ce qui peut nous sembler, humainement, le plus intolérable, comme en témoignent les *martyrs* de la foi. Et tout est grâce, puisque, dans sa toute puissance et sa miséricorde, Dieu sait tirer le bien du mal – ce qui ne veut pas dire changer le mal en bien, car le mal reste le mal, c'est-à-dire ce qui contredit le plan de Dieu pour nous ! –, au point que ceux-là même qui se déclarent ses ennemis, coopèrent malgré eux à la réalisation de son dessein, dessein qui est d'ailleurs la seule chose qui se réalise ou se réalisera inéluctablement, en ce monde ou dans l'autre... Et c'est bien pour signifier que tout pouvoir vient de lui que Dieu neutralise parfois le pouvoir des méchants, en les ramenant aux limites de leur condition d'hommes.

Cette opération de Dieu en vue de nous ajuster à sa volonté pour que nous puissions vivre de sa sainteté, ne peut s'accomplir sans notre collaboration, laquelle suppose que nous en soyons conscients et soyons ouverts à « l'Esprit de vérité » promis par Jésus (cf. Jn 16,13). Certes, à travers une multitude de « causes prochaines », Dieu nous précède toujours pour nous ramener vers lui, mais il ne peut, sans se contredire lui-même, choisir à notre place. Sa grâce ne peut agir en nous qu'avec nous, quand, selon les paroles d'un très beau chant liturgique, nous nous laissons modeler par les mains agiles du potier. Mais obéissance et soumission sont deux mots que notre société refuse, comme contraires à notre liberté.

L'exemple du stratagème de Jacob (Gn 30, 37-43)

On sait que, pour obtenir la main de Rachel, Jacob travailla longtemps chez Laban qui commença par lui donner Léa. Et c'est pour se libérer de ce beau-père abusif qui lui demandait comment le rétribuer pour toutes ses années de travail que Jacob lui fit cette proposition : il emmènerait avec lui les brebis et les chèvres du troupeau qui seraient tachetées, alors que Laban garderait le reste. Quant au stratagème inventé par Jacob – à moins qu'il ne lui ait été inspiré par le Dieu de justice –, il consista à mettre sous les yeux des femelles gravides des bâtons rayés par le prélèvement de bandes de peau. Comment expliquer ce fameux miracle qui n'est pas sans annoncer les futurs prodiges des magiciens de Pharaon ?

III, 15 De la même manière, Jacob ne fut pas le créateur des couleurs de son troupeau pour avoir placé des branches rayées sous le regard des femelles enceintes quand elles venaient boire (Gn 30,37-41). Et ces brebis n'ont pas non plus été créatrices des rayures de leur progéniture, du fait que les images (*phantasia*) des rayures sur les branches s'étaient imprimées dans leur âme [= leur psychisme] à partir de la vision qu'elles en avaient reçue, images qui ne peuvent affecter par la « sympathie »² du mélange (*ex compassione commixtionis*), qu'un corps animé d'un esprit affecté d'une manière telle (*sic affecto spiritu*) qu'il puisse reporter cette couleur sur le fœtus en ses tendres commencements.

Autrement dit, pour que des petits naissent tachetés, il faut qu'il y ait une correspondance entre le psychisme de la mère, impressionné par la vision des branches rayées, et son corps portant le fœtus, lui-même composé d'une âme et d'un corps. Il faut donc une affection « semblable », ou la capacité d'être affecté de la même manière, entre la mère et le petit qu'elle portait en elle... Augustin se pose ici une question tout à fait rationnelle, lui qui n'a jamais réussi à résoudre le problème de l'action réciproque de l'âme sur le corps, en tant que ces deux réalités sont de natures différentes : visible et invisible ; matérielle et spirituelle. C'est très exactement le problème que retrouvera Descartes au XVII^e siècle, après avoir fondé toute sa philosophie sur la différence entre la pensée qui ne peut douter de sa propre activité et l'étendue matérielle, le monde extérieur, dont il n'est absolument pas certain qu'il corresponde à la représentation mentale que je m'en fais. Et pourtant il y a le fait paradoxal, que nous expérimentons chaque jour, de l'interaction réciproque de notre esprit et de notre corps, fait qu'Augustin utilise parfois pour montrer que le fait de l'incarnation dans lequel s'unissent en Jésus, sa divinité et son âme humaine, toutes deux de nature spirituelle, devrait apparaître moins irrationnel !

Ce que j'ai traduit au plus près par « sympathie du mélange » me semble plus fidèle au texte latin que « à la faveur de l'émotion sexuelle » (*Bibliothèque augustiniennne*, n°15, p.301), car, quand elles viennent boire, les brebis sont déjà pleines. Cette « compassion » qui traduit le grec *sumpatheia*, me semble annoncer ce que Leibniz, à la fin du XVII^e siècle, appellera « l'harmonie préétablie » entre les « compossibles » de manière à former le meilleur des mondes possibles, ce qui sera une manière de reprendre l'idée augustiniennne selon laquelle la

² *Compassio* traduit le grec *sumpatheia* et indique une communauté de sentiments, une correspondance.

cause de cette correspondance ne peut être que dans la volonté de Dieu, en qui se trouvent ce qu'Augustin appelle « des accords de raison » (*congruentiae rationis*) :

III, 15. En effet, cette influence réciproque du corps sur l'âme et de l'âme sur le corps, a pour cause des accords de la raison (*congruentiae rationis*) qui vivent (*vivunt*) de manière immuable dans cette *suprême Sagesse de Dieu* (cf. Si 1,3), que nul espace n'enferme et qui, bien qu'elle soit elle-même immuable, n'abandonne rien de ce qui est dans le changement parce qu'il n'est rien qui n'ait été créé par elle (Jn 1,3). Quant au fait que, de ces brebis, ne soient pas nés des branchages mais des agneaux, il a sa cause dans la raison immuable et invisible de la sagesse de Dieu par laquelle tout a été créé. Quant à la coloration, provenant des branches, des agneaux conçus, elle était due à l'âme des brebis gravides affectée par leurs yeux de l'extérieur (*forinsecus*) et, à l'intérieur (*interius*), en suivant la loi de formation qui est la leur et qu'elle avait reçue de la puissance cachée de son créateur. Mais combien est grande la puissance de l'âme pour affecter et changer la matière corporelle, cela exigerait un long discours et ici hors de propos. D'ailleurs on ne peut pas dire qu'elle soit créatrice du corps puisque toute cause d'une substance muable et sensible, tout mode, tout nombre et tout poids qui font qu'elle est, que sa nature est telle ou telle, vient de la vie intelligible et immuable qui est au-dessus de tout et parvient jusqu'au dernier des êtres de la terre. En vérité, j'ai jugé bon de rappeler cette histoire des brebis de Jacob pour que l'on comprenne que si l'homme qui a placé les branches ne peut pas être dit le créateur de la couleur de ces agneaux et de ces chevreaux, on ne peut pas le dire non plus de l'âme de leurs mères qui ont reporté l'image reçue par leur yeux corporels sur les germes qu'elles avaient conçus charnellement, pour autant que la nature le permette ; et l'on peut encore beaucoup moins dire créateurs des grenouilles et des serpents des mauvais anges par lesquels les magiciens de Pharaon les ont alors fait apparaître.

Ce miracle dont les biblistes modernes ne conserveraient que le sens en se retranchant pour le reste derrière le genre littéraire, prend tout son intérêt quand on sait ce que, au siècle de l'augustinisme, Descartes, directement ou non, doit à saint Augustin. Car la question de l'influence de l'imagination de la mère sur la formation de sa progéniture était toujours d'actualité chez les savants du XVII^e siècle, comme en témoigne ce texte de Malebranche, cité par François Jacob dans *La Logique du vivant, une histoire de l'hérédité*, 1970, p.72-73 : Nicolas Malebranche, *La Recherche de la vérité* II, 7

Il n'y a pas un an qu'une femme ayant considéré avec trop d'application le tableau de S. Pie dont on célébrait la fête de la Canonisation, accoucha d'un enfant qui ressemblait parfaitement à la représentation de ce Saint. Il avait le visage d'un vieillard, autant qu'en est capable un enfant qui n'a pas de barbe. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine, ses yeux tournés vers le Ciel... C'est une chose que tout Paris a pu voir aussi bien que moi, parce qu'on l'a conservé assez longtemps dans l'esprit-de-vin.

Le stratagème de Jacob inspirait donc encore des savants au début de notre modernité et cela n'a rien d'étonnant puisque le livre très documenté de François Jacob montre que la biologie moderne n'est vraiment née qu'avec Darwin et son livre *De l'origine des espèces* (1859), même si sa théorie fut précédée par le transformisme de Lamarck. Pour Darwin, toute vie est le fruit du hasard et de la nécessité : du hasard, par l'origine des individus, comme le confirmeront plus tard la génétique, puis, grâce au microscope électronique, la découverte du code génétique ; de la nécessité, par une sélection naturelle impitoyable. Autrement dit, même s'il peut être aidé ou entravé par des facteurs extérieurs à sa gestation, nous savons que la formation d'un vivant dépend exclusivement de la constitution de son code génétique.

Il reste que, comme nous le disions l'autre jour, le code génétique est une réalité matérielle prélevée sur un vivant, et que, du moins jusqu'ici, et même s'ils sont capables de

manipulations génétiques, les hommes ne savent pas « créer » du vivant à partir du non-vivant. Car la vie ne naît que de la vie.

BD Il n'y a pas de génération spontanée

JM La théorie de la génération spontanée, d'une certaine manière, correspond à ce que dit Augustin en parlant de germes cachés qui tout d'un coup produisent un animal, mais pour lui, ces germes cachés sont créés, ce que ne disent pas ceux qui parlent d'une telle génération.

Ce chapitre 15, avec l'exemple des brebis tachetées de Jacob, montre la profondeur de la réflexion d'Augustin qui, en distinguant la volonté unique et immobile du Créateur, des « causes prochaines » visibles et changeantes, évite toutes les impasses. Même si, effectivement, *la création n'explique rien du point de vue scientifique* – rien du moins qui puisse trouver une application technique –, elle seule peut donner son sens profond à tout ce qui est. À moins de déclarer péremptoirement, à la manière de Sartre, que « *la vie n'a pas de sens a priori et que c'est nous qui lui en donnons un* », un sens réduit de nos jours à celui que chacun donne à sa vie, comme il l'entend, à supposer qu'il entende encore quelque chose, avec ce qu'on appelait son entendement ou son intelligence.

BD Sartre se trompe car la vie a un sens : de la naissance à la mort !

JM Soit, cela donne une *direction*, mais si la vie s'arrête à la mort, elle n'a pas de sens pour qui aspire à l'éternité. Car c'est bien cette aspiration à l'absolu qui explique tous les excès dont les hommes sont capables quand leur (but) absolu reste terrestre et consiste à avoir toujours plus ou à être le premier en tout. Certains commencent tellement bas qu'ils n'y arriveront jamais, mais ils peuvent toujours faire payer aux autres leur impuissance... En fait, nous payons la mort de Dieu, car la grandeur de l'homme, c'est de se reconnaître mortel et appelé à vivre de l'éternité de Dieu.

Mais il est temps de conclure cette première partie du livre III.

La grande différence entre Dieu et ses créatures (III, 16-19)

III, 16. Autre chose est d'établir et d'administrer la créature depuis le nœud intime et suprême de toutes les causes, ce que fait Dieu, *l'unique Créateur* (Si 1,8), autre chose est de déclencher, du dehors, quelque opération en fonction des forces et des facultés reçues pour que ce qui a été créé advienne à tel ou tel moment ou de telle ou telle manière. Assurément toutes ces choses ont été créées à leur origine et dans leur principe (*originaliter et primordialiter*) dans une certaine texture d'éléments, mais elles ne se produisent que quand les circonstances le permettent. En effet, de même que les mères sont grosses (*gravidae*) de leurs petits, de même le monde est gros (*gravidus*) des causes des êtres à naître et qui en lui ne sont créées que par l'essence suprême dans laquelle rien ne naît ni ne meurt, rien ne commence ni ne cesse. Mais utiliser des causes qui viennent s'ajouter de l'extérieur (*forinsecus*) qui, même si elles ne sont pas naturelles, interviennent selon la nature pour que des choses cachées contenues dans le sein secret de la nature en sortent d'une certaine manière et soient créées à l'extérieur en développant les mesures, les nombres et les poids qu'elles ont reçus en secret de celui qui a tout disposé selon la mesure, le nombre et le poids (Sg 11,21), cela est possible, non seulement aux mauvais anges, mais également aux hommes mauvais, comme je l'ai montré plus haut avec l'exemple de l'agriculture.

Dieu seul crée à partir de rien. Les hommes, comme les anges, qu'ils soient bons ou mauvais, ne peuvent que faire apparaître ce qui était déjà là, mais caché. L'important c'est de comprendre que Dieu ne crée pas en *réagissant*, comme nous, aux événements : sa sagesse est immobile et il ne change pas d'avis : les changements sont dans le monde et nous vivons dans le monde. Il ne crée pas dans le temps, mais il crée le temps en créant le monde. Ce qui veut dire

que, pour nous, il ne cesse pas de créer et que la Rédemption était « prévue dès le principe » parce que Dieu ne pouvait ignorer que l'homme pécherait... Mais c'est une manière humaine de parler que de tout reporter au commencement du temps, car Dieu est toujours présent, ce qui permet par ailleurs de comprendre qu'il nous précède toujours et en tout, et qu'il nous soit présent avant même que nous ne puissions le réaliser.

Tout ce qui est a été créé, et cela ne doit pas être remis en cause par le fait que « *les animaux possèdent le souffle de vie (spiritum vitae) avec la capacité de sentir ce qui est à désirer selon leur nature et à éviter comme lui étant contraire* ». Cette autonomie du vivant, cette capacité à prendre pour ainsi dire soin de soi (instinct de conservation), est en réalité toute relative puisqu'un vivant ne peut sans mourir cesser d'échanger avec l'extérieur, mais elle permet de comprendre, surtout quand ce vivant est un homme, qu'il puisse bouleverser complètement l'environnement naturel : ce que l'on nomme de nos jours l'écosystème.

Et ce n'est pas parce que, en broyant des herbes ou des matières animales, des hommes semblent donner naissance à des animaux – des vers, des mouches – qu'ils en sont les « créateurs » ! Même si, avant Pasteur et sa découverte de la stérilisation, on pouvait croire à la « génération spontanée » de certains êtres vivants, notre foi nous ramène fermement au principe selon lequel Dieu seul crée à partir de rien, alors que les vivants ne peuvent que faire apparaître, plus ou moins rapidement, ce qui existait déjà « *dans le sein secret de la nature* ». C'est ce que souligne Augustin en notant que « *dans des matières organiques, les vers apparaissent plus rapidement en été qu'en hiver et dans les endroits chauds que dans les endroits froids* » (III,17). Et voilà qui explique le pouvoir des magiciens de Pharaon, aidés et manipulés par des démons capables de « produire » des grenouilles et des serpents. En effet, « *plus il est facile aux anges, quels qu'ils soient, de rassembler, à partir des éléments, les causes proches, plus nous nous étonnons de la rapidité d'exécution de tels exploits* » (III,17) !

CF Est-ce que ce n'est pas comme dans la création d'un programme informatique ?

JM Cette « création », cet artefact, se fait toujours par nous, qui sommes des vivants intelligents, et à partir de quelque chose ! On ne peut pas dire qu'il n'y avait rien avant le programme, ni appeler « rien » l'absence du programme avant qu'il ne soit inventé !

III, 18 [...] Et il ne vient pas d'autre raison à leur incapacité de produire des moustiques, alors qu'ils avaient produit des grenouilles et des serpents, que, survenant, plus puissante qu'eux, l'interdiction de Dieu par le Saint Esprit, comme les magiciens eux-mêmes d'ailleurs le reconnurent en disant : « *C'est là le doigt de Dieu* » (Ex 8,15). [...] Nous savons bien que l'homme peut marcher, mais qu'il ne le peut pas si cela ne lui est pas autorisé, mais nous savons aussi qu'il ne peut pas voler [dans les airs], même si cela lui est autorisé. Ainsi ces anges peuvent faire certaines choses s'ils y sont autorisés par les anges plus puissants qu'eux et sur l'ordre de Dieu ; mais ils ne peuvent faire certaines choses, même si elles leur sont permises par ces anges plus puissants, parce que celui dont ils tiennent une telle limitation de leur nature ne le permet pas, et que, y compris par ses propres anges, il ne les autorise pas à faire ce dont il leur a pourtant concédé le pouvoir.

C'est ainsi que, depuis leur chute qui les a rendus mauvais, les mauvais anges ne peuvent ni nous faire aimer Dieu ni nous conduire à lui... Car, selon la tradition chrétienne, ils n'ont pas, comme nous, la possibilité de changer d'orientation – c'est ce qui d'ailleurs peut les rendre jaloux des hommes –, mais ils « personnifient », dans leur être même, le refus de Dieu et son rejet. Ils se sont trouvés tellement beaux qu'ils ont pensé qu'ils n'avaient pas besoin de Dieu. C'est peut-être là une pure spéculation théologique, mais ne sont-ils pas cet « esprit du monde » dont Jésus a demandé à son Père de garder ses disciples qui, depuis qu'ils ont entendu sa parole, bien qu'étant encore dans le monde, ne sont plus du monde (cf. Jn 17) ?

Quant aux « anges plus puissants », ce sont ceux qui révèlent tout en l'accomplissant la volonté de Dieu. Ils ont ce que les autres ont perdu dans leur refus de Dieu.

2. La présence de Dieu dans les signes divins et du rôle des anges (III, 19-26)

En dehors des phénomènes corporels très habituels qui se déroulent selon l'ordre de la nature, comme les levers et couchers de soleil, l'alternance des saisons et celle des naissances et des morts ; en dehors de phénomènes plus exceptionnels que sont les éclipses ou les catastrophes naturelles, phénomènes qui n'ont pas d'autre cause première et dernière que la volonté de Dieu – « feu, grêle, neige, glace, souffle de tempête qui exécutez sa parole » (Ps 148,8) –,

III,19 [...] il en est d'autres qui, bien qu'utilisant la même matière corporelle, frappent nos sens pour annoncer quelque chose de divin et qui sont appelés proprement *miracles* ou *signes*, sans que dans tout ce qui nous est annoncé venant du Seigneur Dieu, la personne de Dieu lui-même soit impliquée. Quand elle est impliquée, elle se manifeste tantôt par un ange, tantôt sous une forme qui, sans être celle d'un ange, est disposée par un ange pour ce service. De plus quand elle prend une forme qui n'est pas celle d'un ange, tantôt elle utilise un corps qui existait déjà après lui avoir fait subir un changement nécessaire à sa manifestation, tantôt en le faisant apparaître puis en le faisant disparaître une fois sa mission accomplie. De même, quand des hommes sont porteurs d'un message, tantôt ils prononcent les paroles de Dieu lui-même après l'avoir introduite - « le Seigneur a dit »... « Voici ce que dit le Seigneur » (Jr 31,1) - tantôt, sans aucune introduction de ce type, ils parlent à la place de Dieu, comme ici : « Je te donnerai l'intelligence et je te placerai sur le chemin dans lequel tu marcheras » (Ps 31,8). C'est ainsi qu'un prophète est chargé de signifier la personne de Dieu non seulement par ses paroles, mais aussi dans ses actes, afin d'accomplir son service de prophète, comme représentait la personne de Dieu celui qui déchira son manteau en douze parts et en donna dix au serviteur du roi Salomon, le futur roi d'Israël (cf. 1R 11,30-31).

L'homme qui déchira son manteau en douze parts est le prophète Achias qui annonça ainsi le châtiment de l'idolâtrie de Salomon au serviteur de ce dernier, Jéroboam : il lui donna dix parts de son manteau représentant les dix tribus qui allaient constituer le Royaume d'Israël, avec pour capitale Samarie, Salomon ne conservant que la seule tribu de Juda à cause de la fidélité de David, et sa capitale Jérusalem.

Il convient de noter que tout événement extraordinaire n'est pas forcément un signe, mais être pour la science l'occasion de poursuivre la recherche pour mieux comprendre le fonctionnement de la nature, ce qui présuppose, il convient de le dire, que la nature procède de manière rationnelle, ou plutôt mécanique à la manière de la grande horloge de Voltaire : ce qui suppose que nous ne connaissons pas tout, mais exclut aussi le caractère arbitraire et imprévisible d'une création qui serait imaginée sur le mode artisanal.

Par contre, un « signe », c'est un *signifiant* (présent) qui renvoie à un *signifié* absent ou du moins distinct de ce signifiant : ce qui nous fait entrer dans un contexte de communication et d'interprétation, car il ne peut y avoir signe que de quelqu'un à l'intention de quelqu'un. Or, seul peut percevoir un signe celui qui a la capacité de s'interroger sur sa signification et de chercher qui lui fait signe. La réponse à la question « Qui fait signe ? » est claire pour celui qui croit en Dieu, mais répondre par « le destin » ou « le hasard », c'est dire qu'on ne sait pas ou ne veut pas savoir qui fait signe, avec cette différence que le destin ne peut être autrement, alors que le hasard aurait pu l'être. C'est pourquoi se demander : « pourquoi cela m'arrive-t-il à moi ? », c'est déjà entrer dans la dimension de l'interprétation du signe, en se demandant ce que cela signifie et même qui fait signe.

Or, dans le texte que nous avons lu, nous retrouvons le rôle des anges qui, comme l'indique leur nom, sont des « messagers » qui nous viennent de la part de Dieu puisque lui-même ne peut pas se manifester en personne à nous qui ne pouvons le voir de nos yeux de

chair ni sans un cœur purifié. Ils se manifestent donc à nous, en prenant momentanément une forme corporelle, le temps d'accomplir leur mission.

Cela dit, ils procèdent de la même manière que les prophètes qui peuvent eux aussi utiliser des éléments matériels comme la pierre dont Jacob avait fait son chevet (Gn 28,18) à Béthel, ou le serpent d'airain élevé par Moïse dans le désert (Nb 21,9).

C'est à propos de ces corps qui apparaissent et disparaissent que nous trouvons cette remarque à partir de cette « création » temporaire que représente l'eucharistie:

III, 19 [...] Et parfois, le signe cesse d'être une fois son service accompli, comme le pain fabriqué dans ce but (*ad hoc factus*) est consommé dans la réception du sacrement.

Augustin reprendra un peu plus loin la question de l'eucharistie, dont il a été question en III, 10, pour dire que sans initiation il nous est impossible de savoir ce qu'il en est. Pour l'instant, il éprouve le besoin de clarifier la différence entre les actes prophétiques produits par des hommes et ceux qui le sont par les anges d'une manière qui nous dépasse.

Le religieux et le merveilleux (III, 20)

III, 20. Mais parce que ces faits sont connus des hommes, parce qu'ils sont produits par des hommes, ils peuvent susciter le respect (*honorem*) en tant que religieux, mais non l'étonnement (*stuporem*) comme si c'était des miracles. C'est pourquoi ceux qui sont produits par les anges, plus ils sont difficiles et mystérieux, plus ils suscitent notre étonnement, alors que pour eux qui les font ils sont faciles et sans mystère.

Il y a en effet quelque chose d'extraordinaire et, à notre mesure humaine, de totalement inexplicable dans l'intervention des anges.

Cependant, comme le prophète (cf. Ps 80,9 : « *Écoute, mon peuple et je te parlerai...* »), l'Ange parle à l'homme au nom de Dieu et à sa place. Par exemple: « *Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* » (Ex 3,6) alors que, juste avant, on pouvait lire : « *L'Ange du Seigneur lui apparut* » (Ex 3, 2). Mais un ange peut aussi agir pour aider un homme de sa puissance surhumaine, comme Moïse devant Pharaon :

III, 20 [...] Un bâton a été utilisé pour signifier quelque chose et, par la puissance d'un ange, changé en serpent (Ex 7,10) : mais alors que ce pouvoir manque à l'homme, un homme prend une pierre pour signifier quelque chose de semblable (Gn 28,18). Entre le fait de l'homme et le fait de l'ange, la distance est très grande. Ce dernier est à admirer et à comprendre, l'autre seulement à comprendre. Ce qu'il y a à comprendre dans les deux cas est peut être la même chose, mais les faits à partir desquels on comprend sont différents, comme si le nom du Seigneur était écrit en lettres d'or et en lettres d'encre. L'écriture de l'un est plus précieuse, celle de l'autre, plus ordinaire, mais la signification est la même.

Ce qui est signifié par le bâton transformé en serpent devant Pharaon et, auparavant, par la pierre ointe par Jacob – pierre sur laquelle il avait reposé sa tête et qu'il redressa avant de l'oindre, dans le lieu qu'il nomma Bethel, « maison de Dieu » – est révélé plus loin dans les Écritures. La signification de la pierre est donnée au *Psaume 44*, comme une annonce de l'incarnation : « *À cause de cela ton Dieu t'a oint de l'huile d'allégresse devant tes compagnons* » (Ps 44,18), c'est-à-dire : ton Dieu, par cette chrismation, a fait de toi son Christ, son « Messie ». Mais le Christ est aussi signifié par le bâton devenu serpent lui qui s'est fait « *obéissant jusqu'à la mort de la croix* » (Ph 2,8) ; C'est pour cela qu'il est dit : « *De même que Moïse a élevé le serpent dans le désert, de même le Fils de l'homme doit être élevé pour que quiconque croit en lui ne périsse pas* » (Jn 3,14-15), tout comme ceux qui, dans le désert regardaient le serpent de Moïse et, de ce fait, ne périssaient pas de la morsure des serpents, car depuis le serpent de la Genèse, le serpent signifie la mort !

III,20 [...] Ainsi le bâton transformé en serpent signifie le Christ dans la mort et le serpent redevenant bâton, le Christ total dans sa résurrection *avec son corps qui est l'Église* (Col 1,24), ce qui aura lieu à la fin des temps, comme le signifie la queue du serpent que Moïse tenait pour le transformer en bâton (cf. Ex4,4). Quant aux serpents des magiciens, ils sont comme les morts de ce siècle : si ne croyant pas dans le Christ ils ne sont pas entrés comme absorbés dans son Corps, ils ne pourront ressusciter en lui. Donc, comme je l'ai dit, la pierre de Jacob a une signification supérieure à celle des serpents des magiciens, alors que le fait des magiciens était beaucoup plus extraordinaire (*multo mirabilius*). En réalité, cela ne préjuge pas plus de la signification des choses que si l'on écrit le nom d'un homme avec de l'or et celui de Dieu avec de l'encre.

L'important c'est la signification que l'on saisit avec son intelligence et non pas le « signifiant » qui nous la rend présente. On voit aussi comment Augustin, à la suite des premiers théologiens chrétiens, scrute les Écritures pour y trouver des indices de l'Incarnation, ne faisant ainsi que suivre l'exemple du Christ expliquant aux disciples d'Emmaüs sa mort et sa résurrection comme la réalisation des Écritures. Ce qui veut dire que l'incarnation n'aurait pas de sens – ne nous serait pas donnée comme un *signe* de l'amour de Dieu – sans sa longue préparation dans l'Ancien Testament.

Nous ne sommes pas capables de comprendre comment agissent les anges (III, 21)

Quel homme pourra comprendre ce que firent les anges lors de la théophanie du Sinaï avec des nuées et du feu ? Augustin prend l'exemple de l'eucharistie :

III, 21 [...] C'est comme les « enfants » [dans la foi] qui ne savent pas ce qui est posé sur l'autel et consommé une fois terminé ce qui est pieusement célébré : d'où, ou comment, cela a été préparé, d'où vient que cela soit devenu un rite religieux ? Et, s'ils ne l'apprennent jamais par l'expérience, la leur ou celle des autres, s'ils ne voient jamais cette forme de choses ailleurs que dans la célébration des mystères, quand cela est offert et distribué, et si l'on dit avec la plus grande autorité qu'il s'agit de son corps et de son sang, ils ne pourront guère croire autre chose sinon que c'est la forme exclusive sous laquelle le Seigneur est apparu aux yeux des mortels et que c'est de son côté ainsi frappé qu'a coulé ce liquide. Il m'est d'ailleurs utile de me souvenir de mes limites et d'avertir mes frères pour qu'ils se souviennent des leurs afin que notre faiblesse humaine ne s'aventure pas au-delà de ce qui est sûr. Comment les anges font-ils ces choses, ou mieux, comment Dieu les fait-il par ses anges, et même, pour autant qu'il le veuille, par les mauvais anges, par permission, par commandement ou par contrainte, depuis le trône caché de son très-haut pouvoir ? Mes yeux manquent d'acuité pour le pénétrer, ma raison de fiabilité pour le dénouer, ma pensée de maturité pour le comprendre et pouvoir répondre à toutes les questions qui se présenteraient à ce sujet, avec la même certitude que si j'étais un ange, un prophète, ou un apôtre ! [...] Ne cherchons donc pas ce qui est dans les cieux, ni à quel genre de réalité appartient le corps des anges, selon leur dignité propre et leurs actions corporelles. Cependant, selon l'Esprit de Dieu qui nous a été envoyés d'en haut et sa grâce répandue dans nos esprits, j'ose dire en toute confiance que ni Dieu le Père, ni son Verbe, ni son Esprit, ce qui ne fait qu'un seul Dieu, n'est dans son être ni dans son identité, en aucune manière muable et encore moins visible. Car même si certaines réalités sont muables sans être visibles, comme nos pensées, nos souvenirs ou nos volontés, ainsi que toutes les créatures incorporelles, il n'est rien de visible qui ne soit pas muable.

C'est pourquoi, la substance ou plus exactement l'essence de Dieu, dans laquelle nous comprenons, avec nos limites et très partiellement, le Père, le Fils et le Saint Esprit, n'est en rien muable et ne peut être elle-même et par elle-même visible.

Ce qui revient à dire que notre idée de Dieu, telle qu'elle s'impose à notre intelligence, avec ces notions dites « philosophiques » d'unité, d'invisibilité – ce qui ne peut être que *pensé*, à la manière des objets mathématiques, et non pas *imaginé*, à la manière des corps – et d'immutabilité, est pour nous plus certaine que tout ce que nous pouvons comprendre de la nature des anges dont, en dehors d'autres traditions, seule l'Écriture nous confirme l'existence. Mais notre foi passe par notre intelligence par laquelle nous pouvons nous libérer des anthropomorphismes de notre imagination. Car notre foi a toujours besoin d'être purifiée.

Les théophanies de l'Ancien Testament ne peuvent être que le fait des anges (III,22-26).

III, 22. Par conséquent, il est évident que tout ce qui fut vu par les Pères, lorsque Dieu, selon sa propre répartition des temps se révéla à eux, le fut alors par le truchement d'une créature. Et même si nous ne voyons pas comment Dieu s'y est pris avec les anges, ses serviteurs, ce n'est pas à partir de notre propre opinion que nous soutenons qu'elles furent produites par les anges : ce ne fut pas pour *sembler plus sages qu'il ne convient, mais, en toute modestie, à la mesure de la foi que Dieu nous a impartie* (Rm 12,3) : *Nous croyons et voilà pourquoi nous parlons* » (2 Co 4,13).

Nous parlons donc à partir de ce que nous révèlent les Écritures. Ne lit-on pas dans l'*Épître aux Hébreux* à propos des anges : « *Ne sont-ils pas tous des esprits au service de Dieu, envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent avoir l'héritage du salut* » (Hb 1,14) ? Toutes ces merveilles ont été faites par les anges, mais aussi pour nous, comme le précise Paul aux Corinthiens : « *Ces choses leur arrivaient en figure et c'est pour notre instruction qu'elles furent mises par écrit, pour nous en qui advient la fin des temps* » (1Co 10,11).

Pour Augustin les choses sont claires :

III, 22 [...] Jadis c'était par des anges, maintenant c'est par le Fils que Dieu parle.

Ce qui se trouve confirmé dans l'*Épître aux Hébreux* (2,2-3) : « *Si la parole répandue par les anges est entrée en vigueur et si toute transgression ou désobéissance a reçu sa juste rétribution, comment pourrions-nous y échapper si nous négligeons un si grand salut ?* »

Pourquoi est-il écrit : « Le Seigneur dit à Moïse » et non pas « l'Ange dit à Moïse » ? (III,23 et 24)

III, 23 [...] Parce que lorsque le crieur public (*praeco*) proclame la décision du juge, il n'est pas écrit dans les actes : « *le crieur public a dit* », mais « *le juge a dit* »... Et il en va de même quand parle un saint prophète, même si nous disons : « *Le prophète a dit* », nous ne voulons rien entendre d'autre que : « *le Seigneur a dit* ».

Et nous avons le discours d'Étienne dans les *Actes des Apôtres* (Ac 7,29-33) qui raconte l'histoire d'Abraham et celle de Moïse en reprenant les mots de l'Ancien Testament : « Ange » et « Seigneur » pour dire : « le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob »...

C'est par un ange que Dieu est apparu à Abraham (III,25)

Il est dit que « Dieu » apparut à Abraham sous le chêne de Membré, mais que quand il leva les yeux il vit « trois hommes » (cf. Gn17).

III, 25 [...] Comment ces gens qui ne veulent pas s'élever des mots aux idées ou qui tombent facilement des idées aux mots, peuvent-ils expliquer que Dieu soit apparu dans ces trois hommes, sans reconnaître, comme nous l'apprend la suite, que c'étaient des anges ? Est-ce parce qu'il n'est pas dit « l'ange lui parla » ou « lui apparut » qu'ils oseront dire que pour Moïse, cette vision et cette voix se firent par un ange parce que c'est écrit ; alors que pour Abraham, parce qu'il n'est pas

fait mention de l'ange, c'est Dieu lui-même dans sa substance qui lui est apparu et lui a parlé ? Comme si, dans le cas d'Abraham, on ne parlait jamais d'ange !

CF Je croyais que les anges étaient invisibles...

JM Ils prennent forme humaine le temps de leur mission, mais si on s'arrête à leur beauté, c'est la beauté du diable... Ils parlent aux hommes au nom de Dieu. Au chapitre 19 de l'évangile selon Matthieu, Jésus dit à propos de la résurrection, que nous serons comme les anges dans le ciel : nous aurons donc un corps spirituel, sans nos besoins terrestres... Mais on ne peut pas savoir ni même imaginer ce que ce sera !

Or, c'est bien un ange qui apparaît pour arrêter le bras d'Abraham au moment où il allait sacrifier son fils (cf. Gn 22,10-12) ! Et cet ange n'est pas venu pour contredire l'ordre de Dieu ! C'est Dieu par son ange qui lui dit : « *Je vois maintenant que tu crains Dieu, car tu n'as point épargné ton fils à cause de moi* » (Gn22,12).

III, 25 [...] *Ce que Dieu dit par la voix de l'ange : « Maintenant je sais que tu crains Dieu » (Gn22,12), ne doit pas être compris comme si Dieu l'avait alors appris, mais comme s'il avait alors agi de telle sorte qu'Abraham lui-même connaisse par Dieu combien étaient grandes les forces de son cœur pour obéir à Dieu jusqu'à lui immoler son fils unique. Il s'agit là d'une manière de parler qui désigne l'effet par la cause, comme lorsqu'on parle d'un froid paresseux parce qu'il rend les gens paresseux ; de même Dieu est dit « avoir connu », parce qu'il a fait qu'Abraham connaisse par lui-même la fermeté de sa foi qui aurait pu rester cachée s'il n'avait pas été soumis à une telle épreuve. Ainsi, dans ce passage, Abraham donna à ce lieu le nom : « *Le Seigneur a vu* » (Gn 22,14) au sens où il s'est lui-même fait voir³. En effet, le texte continue : « de sorte que l'on dit aujourd'hui : « Sur la montagne le Seigneur s'est fait voir ». Voici que l'ange est appelé Seigneur. Pourquoi, sinon parce que c'est le Seigneur qui est représenté par l'ange ?... [...]*

Dieu n'a pas appris quelque chose qu'il ignorait : il sait tout ; mais c'est Abraham qui a réalisé, dans l'épreuve, combien sa foi était forte.

DA Dans sa foi, il a été capable de lâcher ce à quoi il tenait le plus : son fils..

JM Et le paradoxe est d'autant plus grand que c'est de ce fils que devait se réaliser la promesse d'une descendance aussi nombreuse que les étoiles du ciel !

AG Donc l'épreuve est révélatrice de la foi...

SGJ Il est cruel de dire qu'il fallait une telle épreuve, la mort d'un fils sous le couteau d'un père, pour que se révèle la foi !

JM L'évangile annonce la mort des innocents du fait de la violence des hommes...

SGJ Si on émet une vérité générale, elle est générale... [...]

JM Il ne faut pas dire que toute souffrance a un sens, mais que nous pouvons lui reconnaître un sens. Dieu permet ces horreurs dont tu parles, il ne les commande pas. Il sait tirer le bien d'un mal, mais sans jamais changer le mal en bien : il a souffert jusqu'au bout le supplice de la croix, dû à la méchanceté de ses adversaires. Il ne s'agit jamais pour lui d'instrumentaliser le mal...

DA mais nous avons dit que la souffrance peut provoquer aussi la révolte, l'athéisme.

CF L'homme est capable de faire beaucoup de mal à l'homme.

SGJ On ne se débarrasse pas du mystère de la souffrance... Mais, [en parlant ainsi], on arrive à justifier le mal.

JM Lorsque Dieu permet à des êtres libres de commettre le mal, il ne leur dit pas : c'est bien ! Mais quand on est en présence du mal qui, effectivement, est un mystère, la seule manière qu'on ait de tenir debout, sans vaine révolte contre Dieu, c'est la foi.

³ En hébreu, Adonī Yiré « D'où l'on dit aujourd'hui Adonai-Yéraé » (traduction du Rabbinate). « C'est sur la montagne que le Seigneur est vu » (TOB)

Ce que tu dis est très important, car ce qui est terrible et contre-productif pour le christianisme, c'est d'instrumentaliser le mal, d'en faire une preuve... Car, devant la souffrance et le scandale du mal, on est humainement démuni.

SGJ Tu as dit : la foi a besoin d'être éprouvée, les méchants exercent les justes à la patience,.. Tout cela va très loin si on en fait une généralité.

JM J'ai dit que Dieu permettait le mal produit par l'homme jusqu'à ce que le méchant arrive à la sanction : sans exclure qu'il puisse prendre conscience de la monstruosité de son acte et se convertir. E il y a la sanction qui peut venir des hommes et celle qui viendra de Dieu et sans laquelle le monde est complètement injuste...

SGJ On l'a dit et chacun reste sur sa position...

JM Non, la foi n'est pas une affaire d'opinion : il faut trouver la manière juste de dire les choses. Tu as raison de réagir, car ma manière de dire les choses était sans doute incomplète ou maladroite.

SGJ J'ai noté : pour qui se tourne vers Dieu, tout devient compréhensible, même le plus insupportable...

JM Dans la foi.

SGJ Mais la foi ça ne prend pas sens...

DA Pour Abraham, il y avait aussi la coutume des sacrifices d'enfants, l'idolâtrie...

JM Oui l'exemple d'Abraham est une manière de dire que Dieu ne veut pas de sacrifices humains, mais comment dire ?...

DA Certes, il faut faire attention à ce qu'on dit, mais il y a des personnes qui ont réagi avec humanité...[...]

SGJ L'insupportable, c'est de dire, par exemple, que, pour que ce kapo ait un geste de compassion, il a fallu mettre en place la plus grande horreur du monde. C'est de dire que cela a permis qu'un Kapo se convertisse et que, donc, ça a du sens. C'est ça que je ne peux pas accepter...

DA Il y a eu un sursaut d'humanité, ce qui veut dire que dans l'homme il y a toujours une part d'innocence...

SGJ Mais payer ce geste d'humanité par la Shoah, ce n'est pas possible..

BD Non... La Shoah n'était pas nécessaire, mais à partir du moment où elle est... Et il n'y aurait pas eu la folie d'Hitler si son père ne l'avait pas éduqué à la dure et s'il n'y avait pas eu l'exigence de Clemenceau pour faire payer l'Allemagne...

SGJ Mais tout cet enchaînement n'a pas aux commandes un Dieu qui essaye d'éduquer l'humanité par des moyens de tortionnaires !

JM C'est un Dieu qui laisse aux êtres qu'il a créés libres l'initiative de leurs actes avec leurs conséquences...

SGJ J'accepte aussi que certains protestants puissent dire que Dieu s'est retiré du monde pour laisser l'homme libre. On y adhère ou non, mais c'est une manière d'essayer de comprendre...

BD Il y a la prière de Jésus : Pourquoi m'as-tu abandonné ?...

JM Certes, mais il y a la question : Comment Dieu peut-il respecter le libre-arbitre, qu'il a donné aux hommes, sans les laisser agir ?...

SGJ À mes yeux, ce n'est pas ça le problème. C'est de voir que Dieu utilise le mal pour arriver à ses fins, comme cette souffrance infligée à Abraham pour qu'il comprenne qu'il a la foi. C'est ce système de raisonnement qui me semble suspect.

JM Ce problème ne se pose que si l'on pense Dieu, sur le modèle humain, comme un stratège... Or ce n'est pas comme ça que les choses se passent.

SGJ Donc on est devant un mystère ?

JM Oui, on est devant un mystère.

DA Je crois qu'il faut un peu de modestie et accepter de ne pas tout comprendre.

JM Oui, nous sommes dépassés par ce mystère...

BD Jésus dit : Malheur par qui le scandale arrive, mais il faut que le scandale arrive. Et Judas est aussi nécessaire à notre salut que Marie...

JM Mais tout cela, on ne peut le dire que rétrospectivement. On ne peut pas le souhaiter... La difficulté que tu soulèves ressemble à celle de concilier la miséricorde et la justice de Dieu, qui nous semblent inconciliables... On ne peut parler de mal qu'à partir d'un jugement moral...

SGJ Jean, reviens à ton texte. Ne me fais pas culpabiliser pour avoir soulevé ce problème.

JM Mais non, tu as soulevé un problème qui est extrêmement important. Ecore faut-il comprendre ce que dit notre foi. Il n'y a que Dieu qui soit capable de tirer le bien du mal. Nous n'en sommes pas capables, car, quand nous voulons en finir avec le mal, le plus souvent nous commettons des horreurs. En voulant éradiquer le mal, regardez ce que l'on n'a pas fait dans les régimes totalitaires ! Regardez la Révolution française, par exemple. On ne va pas faire d'omelette sans casser d'œufs, on va utiliser la violence. Mais la société ainsi rêvée ne sera pas plus juste, elle sera même pire. Il n'y a que Dieu qui soit capable de changer le cœur des hommes, ou plutôt d'aider l'homme à changer son cœur. Mais sa miséricorde nous échappe, car elle concerne chaque homme en particulier et c'est en cela qu'elle est un mystère. Certes, il y a des hommes miséricordieux qui font des gestes généreux, il y a des hommes qui pardonnent, sans quoi l'humanité aurait disparu depuis longtemps. Et les hommes oublient, ce qui aide souvent à pardonner ; et normalement l'on préfère la paix à la guéguerre... On va être patient... Mais ce qui est insupportable, c'est de faire de la souffrance et du mal le moyen nécessaire pour atteindre le bien. C'est pervers et ce n'est pas ainsi que Dieu agit. Il vient nous prendre dans notre misère et il se sert de ce que nous vivons pour faire grandir notre foi. Mais je ne sais pas comment le dire, parce que notre foi, c'est notre vie : c'est ce qui nous permet de nous mettre en quête de ce pour quoi nous sommes faits... Ce n'est pas l'épreuve en tant que telle qui nous fait grandir, c'est la manière dont nous la vivons. Surtout quand c'est avec le Christ [...]

SGJ Mais il n'y a pas que la Shoah... Il y a les maladies... Comment dire : Dieu t'a mis dans cette situation pour grandir dans ta foi ? C'est impossible ! On ne peut pas dire, *d'une manière générale* que l'épreuve est prévue dans le dessein de Dieu pour que l'homme s'améliore.

JM C'est bien pour cela qu'Augustin parle de l'intervention permise aux mauvais anges, car ce sont eux qui provoquent des situations mauvaises... Ces mauvais anges qui agissent d'ailleurs par les hommes.

BD Et il y a l'imperfection de la nature.

JM Oui, si le monde était parfait on ne désirerait rien d'autre. [...]

Par la suite, l'Ange continue à parler à Abraham, au nom du Seigneur, tout en ajoutant « *dit le Seigneur* » dans le corps de son discours. (Cf. Gn 22,16), ce que l'on traduit souvent chez les prophètes par « *oracle du Seigneur* ». Et comment nier que les trois hommes vus par Abraham soient des anges alors que l'on peut lire en introduction à ce passage : « *Le Seigneur lui apparut* » (Gn 17,1) ? Augustin interpelle ses contradicteurs :

III,25 [...] Sous prétexte qu'ils sont appelés « hommes », ils n'étaient pas des anges ? Qu'ils lisent donc Daniel : « *Et voici l'homme Gabriel* » (Dn 9,21).

C'est par les anges que la loi a été donnée à Moïse (III,26)

Cela est dit en toutes lettres dans le discours d'Étienne : « *Quel est le prophète que vos pères n'aient pas persécuté ? Ils ont même tué ceux qui ont prédit l'avènement du Juste que vous avez livré et dont vous avez été les meurtriers, vous qui avez reçu la loi par le ministère des anges et que ne l'avez point gardée* » (Ac 7,52-53). Quoi de plus explicite ? Surtout si l'on ajoute cette parole de Jésus : « *Si vous croyez en Moïse, croyez aussi en moi, car c'est à mon sujet qu'il a écrit...* » (Jn5,46).

III,26. Ainsi c'est par les anges que le Seigneur alors parlait, par les anges que le Fils de Dieu, Médiateur entre Dieu et les hommes, qui allait naître de la semence d'Abraham, préparait sa venue pour trouver des hommes qui l'accueilleraient en se reconnaissant coupables parce que, non accomplie, la loi en avait fait des transgresseurs. [...]

Là tout ce qui concerne la venue du Christ dans la chair, sa passion et sa résurrection est figuré dans la Loi *donnée par la proclamation des anges* (Ac 7,53), Des anges dans lesquels, assurément, étaient le Père, le Fils et le Saint Esprit ; et tantôt le Père, tantôt le Fils, tantôt le Saint Esprit, tantôt sans aucune distinction de personne, Dieu, par eux représenté (*figurabatur*) ; même apparaissant sous des formes visibles et sensibles, c'était bien par l'intermédiaire de sa créature et non dans sa propre substance, laquelle pour être vue exige des cœurs purifiés de tout ce qui est vu par les yeux et entendu par les oreilles.

Les anges signifient pour nous, ou nous annoncent, une intervention de Dieu qui ne peut pas intervenir lui-même de manière visible ou audible durant notre vie terrestre.

Conclusion du livre III

III, 27. Mais voilà déjà, il me semble, que, relativement à nos capacités, nous avons suffisamment débattu et prouvé, ce que nous avons entrepris de démontrer dans ce livre. Et il a été établi selon toute probabilité raisonnable, pour autant qu'il est donné à un homme ou plutôt à moi-même de le faire, mais aussi selon la ferme autorité des Saintes Écritures pour autant que leurs paroles l'ont montré, que lorsqu'on dit que Dieu est apparu aux Pères avant l'incarnation du Sauveur, les voix et les figures corporelles ont été produites par des anges. Ceux-ci parlaient ou agissaient au nom de Dieu (*ex persona Dei*) comme les prophètes, nous l'avons montré, ont l'habitude de le faire, ou bien ils assumaient une créature, qu'ils n'étaient pas, pour manifester Dieu aux hommes de manière figurée, une manière de signifier que les prophètes n'ont pas écartée comme l'Écriture l'enseigne par de nombreux exemples.

Voici donc ce qu'il nous reste à voir : quand le Seigneur naquit *d'une vierge* et quand le Saint Esprit descendit *sous la forme corporelle d'une colombe*, puis quand furent vues des langues de feu et entendu le fracas venu du ciel *le jour de la Pentecôte après l'ascension du Seigneur*, ce ne fut pas le Verbe de Dieu lui-même, dans la substance par laquelle il est par rapport au Père égal et coéternel, ni la substance de l'Esprit du Père et du Fils par laquelle, par rapport à l'un et à l'autre, il est égal et coéternel, mais une créature qui pouvait de cette manière se produire et se montrer, qui est apparue aux sens corporels des mortels. Quelle est la différence entre ces manifestations [de l'Ancien Testament] et les propriétés du Fils de Dieu et du Saint Esprit, même si elles furent rendues visibles à travers une créature, c'est ce que nous aborderons plus commodément dans un autre volume.